

qui est coquettement décorée de festons et guirlandes de fleurs, est trop petite pour contenir tous les fidèles. Il y a là non seulement plus d'Indiens qu'il ne faut pour la remplir, mais aussi beaucoup de Canadiens venus des confins de la colonie, du fond des bois. Ils ont dû faire le trajet en canot. D'ordinaire la grande messe est dite pour eux à la Baie des Pères, cinq milles en amont, du côté est du lac, mais cette fois elle est célébrée à la mission. Sa Grandeur Mgr Lorrain chante la messe et prononce le sermon en français, Sa Grandeur Mgr Duhamel faisant l'allocution en anglais et le Révd P. Nédelec en algonquin. L'harmonium jette des flots d'harmonie et les Indiens chantent des hymnes en français et en latin. La scène est des plus impressionnantes. Puis après l'office divin se déroule une longue procession, formée d'environ cinq cents personnes, qui se rend à l'oratoire que l'on a depuis bien des années construit sur la colline, au milieu d'un massif de verdure. Voici l'ordre dans lequel elle s'avance : une bannière de la sainte Vierge, les petites filles, les femmes, une bannière du Sacré-Cœur, les petits garçons, les hommes, Sa Grandeur Mgr Lorrain et le clergé, Sa Grandeur Mgr Duhamel portant le Saint-Sacrement sous un dais qui est soutenu par deux Canadiens, un Métis et un sauvage. La route est jonchée de fleurs et balisée jusqu'à l'oratoire, où la bénédiction du Saint Sacrement est donnée. Tout se passe avec un ordre, une régularité, un recueillement parfait.

Je conçois qu'une pareille fête commencent dans une modeste chapelle et couronnée sous la voûte des cieux, en présence de cette grande nature, avec toute la pompe, tout l'éclat que l'Eglise sait mettre, touche, émeuve fortement l'enfant des bois, le raffermisse dans sa foi. Je conçois qu'il y tienne, qu'il en parle longtemps et souvent sous le wigwam, et qu'il en salue chaque année le renouvellement avec un enthousiasme, une ardeur nouvelle. Mais c'est peut-être

la dernière fois qu'il la célèbre sur cette pointe légendaire. A l'automne, les Oblats vont émigrer à la Baie des Pères, et il est probable que la mission indienne sera transportée plus au nord, à la tête même du lac. L'homme des bois aurait à se plaindre de la civilisation qui raccourcit constamment son domaine et le refouille devant lui, s'il ne lui devait ce bien incomparable, sans lequel il serait encore plongé dans la nuit de l'erreur, et qui s'appelle la vérité révélée.

* * *

La mission de Témiskaming date déjà de bien des années. M. Bellefeuille, un véritable apôtre, y fit une mission dès 1835 qu'il renouvela les trois années suivantes. C'est lui qui éleva la petite chapelle, aujourd'hui en ruines, que l'on voit de l'autre côté du lac, près du fort. Il fut suivi en 1839 de M. Poiré, un autre prêtre de Montréal, futur supérieur du collège de Sainte-Anne la Pocatière, et en 1841 de M. Moreau, devenu plus tard vicaire-général. Plus d'un de nos curés de campagne a inauguré son sacerdoce par ce rude apostolat.

Mais le premier Oblat missionnaire fut en 1844 le célèbre Père Laverlochère qui fondait en même temps la mission de la baie d'Hudson. Il a laissé un souvenir ineffaçable de son zèle, de ses vertus, de son dévouement apostolique. Je le rencontrai en 1868, à Plattsburgh, où j'étudiais le droit américain. Sur l'ordre de ses supérieurs, il était venu se reposer de ses longues courses de missionnaire qui, du reste, l'avaient paralysé en partie. Sa pensée se reportait sans cesse vers ses sauvages du Nord qu'il avait convertis à la vérité, et il rêvait d'aller mourir au milieu d'eux. Que de fois n'a-t-il pas dit avec l'accent le plus senti : "Après avoir passé la plus grande partie de ma vie au milieu de mes chers sauvages, il est bien juste que, après ma mort, je vienne dormir et reposer avec eux."